

LES FEUX DE LA HAINE

C'est un simple coup de téléphone qui a bouleversé ma vie.

Ma mère, Ève, me demandait de l'héberger pendant que l'on effectuait des travaux chez elle. Comment refuser ?

Je vis seule dans une petite maison à Roquefort-les-pins je n'y suis pas souvent, vu que je travaille à Cannes.

Mes soirées sont depuis quelques mois consacrées à Rémi. Nous nous rencontrons parfois les week-ends, ceux où il ne reçoit pas ses enfants : il est divorcé. Il envisage de me les présenter ou plutôt de me présenter à eux mais je ne suis pas pressée d'affronter deux ados qui ne souhaitent peut-être pas partager leur père.

Rien ne m'empêche d'accueillir Ève.

Je l'appelle par son prénom car elle n'a que quinze ans de plus que moi et elle ne m'a pas élevée. Ce sont ses parents, aujourd'hui décédés, qui s'en sont chargés. Ils m'ont longtemps laissé croire qu'elle était ma sœur.

Pour elle, j'ai été d'abord un événement malheureux, le fruit d'une aventure avec un garçon de son âge, une relation de passage.

Mes grands-parents l'ont dissuadée d'avorter, ce qu'Ève a mal accepté. Au fil des années, elle a fini par s'attacher à moi .

Quand elle a épousé Jean, j'avais dix ans et j'ai préféré rester chez mes grands-parents qui venaient de me révéler le secret de ma naissance. D'ailleurs, Ève ne tenait pas, à ce qu'une gamine vienne troubler le tête-à-tête avec son mari.

À dix-huit ans, j'ai pris mon indépendance. D'abord en suivant des études dans une autre ville, puis en travaillant.

Ève a plusieurs fois essayé d'intervenir dans ma vie sentimentale, elle avait peur, disait-elle, que je fasse des bêtises comme elle. À ses yeux je constituais donc une bêtise !

Je me suis rapprochée d'elle quand Jean a été emporté par un cancer.

Peu à peu, elle s'est habituée à son veuvage. Jean lui ayant laissé assez d'argent pour qu'elle n'ait pas de difficultés matérielles, elle s'est mise à la peinture et a

beaucoup voyagé. Elle était très occupée, je ne l'ai pas vue souvent. Je ne sais si elle a eu des aventures, c'est le genre de sujet que je n'ai pas envie d'aborder avec elle. Elle est ma mère, pas ma copine.

Je me demande comment je vais la trouver à présent, quinquagénaire.

La voilà sur le quai de la gare, toute pimpante. Elle a minci et renoncé à sa blondeur pour un châtain chaud, qui met en valeur ses grands yeux bleus. Je remarque qu'ils ne sont pas auréolés de ridules, que son teint est lumineux.

Je la complimente sur sa mine et elle m'avoue avoir eu recours à un « léger rafraîchissement » sans préciser lequel. Elle se dit en forme, hormis de petits ennuis cardiaques.

Pour notre première soirée, je l'invite au restaurant. Je ne vais pas la laisser seule le jour de son arrivée.

— Pourquoi ne pas me la présenter ? Me demande Rémi le lendemain.

J'élude. Je ne désire tout mélanger. Je n'ai pas raconté à Rémi les conditions particulières de ma naissance.

Ève ne va probablement pas rester longtemps chez moi, elle est très indépendante et j'espère aussi qu'elle ne va pas chercher à s'immiscer dans ma vie privée comme elle l'a fait pendant mon adolescence.

J'ai dû déchanter.

Sandra, ma meilleure collègue m'a appelée un soir, alors que j'étais sous la douche, et Ève a répondu « pour me rendre service ». Mon amie voulait m'inviter avec Rémi pour l'anniversaire de son mari et quand elle a su qu'Ève était chez moi, elle l'a invitée aussi.

J'espérais que ma mère refuserait. Mais elle s'est dit heureuse de rencontrer mes amis, surtout Rémi dont je ne lui avais pas parlé.

C'est à contrecœur que je me suis rendue à cette soirée un samedi avec Ève, d'autant que j'étais fatiguée par une semaine de travail chargée.

Ève, en revanche, rayonnait dans une jolie robe bleu ciel, tandis que je m'étais réfugiée dans un tailleur noir qui gommait mes kilos superflus.

— Tu me présentes enfin ta mère ! On vous dirait deux sœurs ! Nous salua Rémi.

Ravie, Ève protesta en minaudant. Pour ma part, je fulminai. Rémi se rendait-il compte qu'en complimentant la mère il insultait la fille en la vieillissant ?

Puis je m'en voulus de réagir ainsi. C'est vrai qu'Ève était superbe et j'aurais dû en être fière, j'avais toujours été fascinée par sa beauté dont je n'avais pas hérité.

Elle s'intégra facilement à la conversation, parla de ses voyages, de sa peinture.

Je ne fis aucun effort pour y participer. Je n'avais rien à apprendre à mes amis. Ils l'appelèrent par son prénom et elle instaura le tutoiement.

Cela me choqua et je lui en fis la remarque à notre retour. Elle me trouva vieux jeu. Mais le pire restait à venir.

Rémi prit l'habitude de passer chez moi sans que je l'y invite, encouragé par Ève.

En fait, blessée par une précédente liaison qui s'était mal terminée, j'étais devenue réticente à m'engager et j'avais veillé à maintenir une certaine distance entre Rémi et moi pour que notre relation n'évolue pas trop vite, dans un sens ou dans un autre.

Ma mère, ne se préoccupant nullement de ce que je pouvais ressentir, me fit remarquer que Rémi était charmant, que j'avais déjà trente-cinq ans et qu'il ne resterait pas longtemps sur le marché des célibataires...

— En clair, je suis un rebut qui aurait intérêt à se caser au plus vite avec un homme merveilleux ? Je te ferais remarquer qu'il a deux enfants, ça fait réfléchir !

J'eus droit à des protestations : j'interprétais mal les propos d'Ève. Ils se voulaient bienveillants ! J'espérais en tout cas que le chapitre serait clos.

Je fus surprise quand elle me parla un dimanche d'invités-surprise qu'elle avait conviés « pour me faire plaisir ». Elle avait cuisiné elle-même et commandé un gâteau à l'un des meilleurs pâtisseries de la ville. Je pensais à des amis de mes grands-parents. Je les aimais bien mais les voyais rarement, ils étaient âgés et fatigués.

Quelle ne fut pas ma stupeur de voir débarquer Rémi et ses deux ados, un garçon et une fille, un peu coincés, mais Ève fit son possible pour les mettre à l'aise.

Comment avait-elle osé agir ainsi ? On aurait dit que c'était elle la maîtresse de maison et l'amie attitrée de Rémi avec qui elle se comportait familièrement.

Rémi aussi agissait d'une façon intrusive. Il était peut-être temps de mettre un terme à nos relations, même si cela me peinait : j'ai horreur qu'on me force la main.

J'eus du mal à faire bonne figure. De vieilles rancœurs me revinrent à l'esprit. J'aurais voulu les occulter mais être ainsi infantilisée ne me facilitait pas la tâche. Pour être honnête, ma principale rancœur était d'avoir été rejetée à ma naissance, jamais je ne l'oublierai.

Et pourquoi par la suite, Ève aurait-elle voulu superviser mes relations, mes études, mes loisirs, jouant tardivement son rôle et jugeant mes grands-parents trop laxistes ? Ces ruminations et mon mécontentement finirent par me provoquer une violente migraine.

Le lendemain, nauséuse, je ne pus me rendre à mon travail. Je téléphonai pour prévenir de mon absence. Mon chef rappela pour me demander des renseignements sur un dossier. J'avais éteint mon portable. Ce fut Ève qui répondit au téléphone fixe et le temps que j'intervienne, je l'entendis, par ses propos, minimiser mon malaise.

Cela me mit en fureur et je la rabrouai sèchement, ce qu'elle prit à la légère.

Rémi lui demanda également de mes nouvelles, puisqu'il n'arrivait pas à me joindre. Tout sourire, elle plaisanta et roucoula, renversant la tête en arrière comme s'il pouvait la voir.

Cette fois, je ne pus contenir ma rage. J'arrachai le téléphone de ses mains et lui adressai de véhéments reproches. Elle ne m'avait jamais aimée et cherchait à me dénigrer, à démolir ma vie pour se venger de m'avoir mise au monde.

Je la bousculai et je la vis tout à coup porter la main à son cœur. Elle articula péniblement :

— Vite mes pilules... dans mon sac !

Subitement, de bourreau, elle devenait victime.

Je restai figée, la regardant s'affaïsser, submergée d'une haine trop longtemps refoulée.

Je ne suis pas allée chercher ses pilules, je n'ai pas appelé les secours...

Je l'ai laissé mourir sans l'avoir prémédité.